

Le devenir de l'humanité

par HENRI MADELIN sj Directeur de la revue Etudes

LA MONDIALISATION étend sa toile jusque dans les lieux les plus reculés de la planète. Les réactions à son égard demeurent diverses et contradictoires. Elle se heurte à des obstacles, entraîne des violences, suscite des résistances. Mais sa marche, loin de se ralentir, a tendance à s'accélérer. Elle use de tous les moyens pour se rendre maîtresse du terrain, puisque même la guerre en Irak semble lui permettre de nouveaux développements. Les antimondialistes deviennent altermondialistes : façon d'indiquer qu'il n'est pas possible, tel Faust, d'être habité par l'esprit de celui qui toujours dit non. La tâche est au contraire d'inventer d'autres chemins, de chercher des occasions inédites, d'expérimenter des méthodes encore inusitées.

En vérité, ce qui peut contrarier cette marche, ce n'est pas l'opposition entre fervents et rebelles de la mondialisation, car les avancées prennent l'allure d'une marée, un peu comme celle notée par Alexis de Tocqueville en son temps pour l'expansion de la démocratie dans le monde. Chacun le constate : l'humanité constitue désormais un tout ; **et c'est sur cet ensemble** qu'il s'agit de réfléchir à nouveaux frais. La somme de décisions infinitésimales prises par chaque individu, en tout lieu du monde, dans un marché émancipé d'une régulation globale par des instances juridiques et politiques, conduit tout droit l'humanité à une impasse mortelle. Déjà, par exemple, Volkswagen, en 2003, a vendu en Chine davantage d'automobiles qu'en Allemagne. En Amérique du Nord et bientôt en Europe, un habitant sur deux possède un véhicule. La Chine, cherchant à rejoindre à grandes enjambées le niveau de vie occidental, compterait donc, dans une génération, 600 millions de véhicules. Avenir impossible, pour les nantis comme pour les pauvres, car périlleux pour la respiration de la terre entière.

Plus profondément, ce qui chagrine le mouvement, c'est une inquiétude, encore sourde mais diffuse un peu partout, qui tenaille les Occidentaux, et spécialement les Européens. Elle prend la forme de questions simples mais décisives pour notre futur : Où allons nous ? Que devenons-nous ? Quelles directions prendre ? Que pouvons-nous entreprendre ou gommer pour éviter à notre petite planète bleue cette sorte d'asphyxie que prophétisent certains ? A ce propos, des réflexions nouvelles montent dans la communauté des scientifiques, des écologistes, des philosophes, des théologiens, des artistes... Et, autour du nom de **Pierre Teilhard de Chardin**, des relectures se font jour.

Plus largement encore, les hommes de notre temps ont commencé à migrer mentalement loin des explications que donnaient des recours trop faciles à la Providence divine ou à la Science omnisciente. Mais alors, c'est l'humanité qui risque de se trouver en panne de motivations. Est-ce à cause de Dieu, de la Science ?

Puisque « Dieu ne joue pas aux dés », ce sont les réseaux de l'intelligence moderne, la « noosphère » chère au Père Teilhard, qui doivent désormais, solitairement et solidairement, affronter les défis actuels qui s'accumulent. Car, selon le théologien Christoph Theobald, Dieu ne révèle rien de ce que nous pouvons ou pourrions un jour savoir par nous-mêmes. Il est celui dont la liberté même ne fait pas nombre avec la liberté humaine. Plus qu'autrefois, l'avenir est livré à la responsabilité solidaire des hommes, à la sagesse de leurs conseils, à la justesse de leurs politiques. « Dieu a créé l'homme, comme la mer a fait les continents, en se retirant » (Hölderlin) **L'homme est debout face à ce mystère d'un Dieu qui a tout remis entre ses mains.** Celui qui donne vie au monde ne peut que respecter l'autonomie de sa Création ; et l'homme demeure capable du pire ou du meilleur, ni plus ni moins qu'avant mais avec des moyens accrus. Telle est bien la raison de notre confiance en Dieu ; elle explique notre résistance à tous les supposés « retours du religieux », aux fondamentalismes rongés par la nostalgie d'un hier qui ne

reviendra plus et tremblants de peur devant l'inconnu, aux mythologies et idéologies diverses qui tentent de se frayer un chemin dans cette crise existentielle inédite.

Plus qu'en d'autres cultures et d'autres espaces, science et foi, jadis antagonistes, demeurent les deux piliers de la culture occidentale. Double héritage, que celle-ci ne cesse de tremper - malgré les réticences -, depuis le XVI^e siècle, dans le feu de la critique. Claude Allègre, un scientifique que nul ne songe à classer dans le parti des « dévots », peut écrire lucidement :

Les Etats-Unis dominent le monde scientifique et le monde tout court parce qu'ils ont fondé leur développement économique sur l'innovation, qui vient des universités, des jeunes, de la liberté de recherche et de la contestation des idées reçues. Et, paradoxalement, c'est parce qu'il y a eu une Bible à approfondir et à critiquer, et un lieu pour le faire, l'Université, que la science a pris son essor en Occident (Dieu face à la science, p. 212).

*

La question du sens - ou plutôt du Sens des sens - est donc à résoudre par l'humanité prise comme un ensemble. Celle-ci est conduite à assumer ultimement ses responsabilités sous la lumière de Dieu, avec les acquis de la science et le réveil des consciences.

Les recherches actuelles peuvent certes obscurcir le mystère des origines. Quatre-vingt dix-neuf pour cent des gènes de l'homme sont communs avec ceux des chimpanzés. Scepticisme et relativisme hantent notre époque ; mais la Bible elle-même en parle sans fioriture : « Dans leurs faux calculs, ils se disent : courte et triste est notre vie quand pour l'homme vient le trépas, on ne connaît personne qui délivre de l'Hadès... Nous sommes les enfants du hasard. »... Traduction moderne, sous la plume de Léon-Paul Fargue : « La vie est le cabaret du néant » : tentation si insidieuse qu'on a pu la lire durant quelques semaines sur des affiches placardées dans le métro parisien. Chacun doit désormais choisir son futur dans une liberté émergeant des conditionnements de toutes sortes. Difficile de voir dans le chêne le résultat du gland. Et Mozart ou Shakespeare ne s'expliquent pas seulement par leurs gènes. La certitude cosmique s'applique aussi au rythme des reculs et des avancées humaines : après la nuit, vient le jour Au sein de l'obscurité, fût-elle la plus opaque, chacun doit « guetter l'aurore » (jean Delumeau) et s'offrir au jour qui vient. En vérité, c'est de l'homme qu'il s'agit, et de son renouement. C'est demain qui déjà doit éclairer aujourd'hui pour celui qui se porte en avant, scrutant l'horizon, écoutant et voyant ce qui s'annonce. Saint-John Perse, l'agnostique, pressent dans le tourbillon des ténèbres un appel du lointain qui vient vers lui : "Quelqu'un au monde élèvera-t-il la voix ? Et d'un agrandissement de l'oeil aux plus hautes mers intérieures » (Vents 111). Le temps est propice aux nouveaux chemins d'une reconquête intérieure aspirée par l'avenir qui s'avance vers le présent.

Toute foi est précieuse dans cette circonstance. Croire, c'est entrer dans une nouvelle confiance. C'est s'ouvrir à la profondeur du réel. C'est montrer que se référer à un Dieu personnel ne conduit pas à l'oubli des valeurs séculières les plus hautes. Expérience qui se renouvelle dans les époques de crise. Après celle de 1929, le Père Teilhard, un prophète des temps à venir, s'était montré inquiet d'un possible échec de la vie sur terre si ses contemporains continuaient à tenir l'homme pour un surcroît accidentel ou un jouet au sein des choses. Ce serait, note-t-il, l'acheminer vers un « dégoût » et une « révolte ». L'homme a le droit de s'inquiéter sur lui-même tant qu'il se sent perdu, isolé dans la masse des choses. Pour Teilhard, l'humanité, ayant désormais pris Conscience de sa puissance créatrice et de ses facultés critiques, est devenue « légitimement difficile ». Et aucun aiguillon pris « parmi des instincts ou des besoins économiques aveugles » ne suffira longtemps à la faire avancer.

Pierre Teilhard de Chardin invite à découvrir comment l'unité naissante se constitue au cœur d'une complexification croissante. La véritable union, cette synthèse en marche, ne confond pas, elle différencie comme dans la relation entre personnes libres. A l'homme, flèche ultime de l'évolution, de prendre conscience qu'il tient entre ses mains la fortune de l'« Univers ». Lui seul est tourné vers l'avant, vers celui que Teilhard appelle « un grand soleil levant ». Dans la lumière de Pâques, Dieu nous rejoint là où il nous précède.